

EN BREF

Les noms de McCollum

LYON ■ Le champion de la grande quantité en art, à travers la multiplication d'objets ou de formes d'apparences similaires mais qui, en fonction des projets, se révèlent le plus souvent uniques, s'installe à La Salle de bains, à Lyon. Avec « Each and every one of you » (2004), Allan McCollum déploie dans l'espace 1 200 impressions encadrées où s'inscrivent tout simplement les 600 prénoms masculins et les 600 prénoms féminins les plus communément employés aux États-Unis. Pour le spectateur immergé dans cette multitude, les relations entre toutes ces appellations deviennent alors multiples, entre présent et souvenir, référence culturelle ou rappel d'un être proche. D'une désarmante simplicité, ce projet constitue une exploration de l'investissement émotionnel partagé à travers le simple fait de nommer.

→ La Salle de bains, 27, rue Burdeau, 69001 Lyon, tél. 04 78 38 32 33. Jusqu'au 22 janvier

Économie réelle BRÉTIGNY-SUR-ORGE

Au CAC Brétigny (Essonne), l'artiste thaïlandais Pratchaya Phinthong poursuit ses réflexions sur les valeurs économiques et les fonctions sociales. Son projet « Donne plus que tu prends » prend pied dans une réalité vécue par des paysans thaïlandais qui se rendent l'été en Suède pour participer à la cueillette de baies sauvages, mais n'y récoltent qu'un très maigre salaire. Parti travailler à leurs côtés pendant un mois et demi, l'artiste a quantifié le poids de sa récolte avant de demander au directeur du centre d'art de recueillir un poids équivalent d'objets inutiles et oubliés afin de les empiler dans les salles d'exposition. Six cents kilos d'objets délaissés sont ainsi exposés, dans une dialectique entre le caractère fonctionnel du travail individuel engouffré dans le tourbillon du profit, et l'aliénation de l'utilisation sous la forme d'un cimetière d'objets ayant perdu leur fonction.

→ CAC Brétigny, espace Jules-Verne, rue Henri-Douard, 91220 Brétigny-sur-Orge, tél. 01 60 85 20 76. Jusqu'au 19 février

Objets (in)animés

CHÂTEAU-GONTIER ■ Les objets surdimensionnés de Lillian Bourgeat ont pris possession de La Chapelle – Centre d'art contemporain de Château-Gontier (Mayenne). Parfaitement reproduits et reconnaissables, ils développent un premier degré de curiosité à travers la perte de leur fonction. Surtout, ils se chargent d'une autre forme d'étrangeté en présence du public confronté à la différence d'échelle de ce mimétisme démesuré. Une confrontation qui les rend plus animés qu'on ne le croirait de prime abord.

→ La Chapelle, rue du Général-Lemonnier, 53200 Château-Gontier, tél. 02 43 07 88 96. Jusqu'au 6 mars

Qatar Doha inaugure son musée d'art moderne

Le Mathaf, nouveau musée arabe d'art moderne du Qatar, propose une histoire de la modernité dans les pays arabes et des commandes d'art contemporain

DOHA (QATAR) ■ Alors que l'émirat d'Abou Dhabi s'est contenté d'acheter des marques étrangères – Louvre et Guggenheim – pour nourrir sa mégalomanie, son voisin qatari a constitué lui-même ses collections avant d'engager des chantiers muséaux. Plutôt que de jouer sur la démesure, il a misé avant tout sur l'éducation. La pédagogie et un certain devoir patrimonial sont au cœur du projet du Mathaf, premier musée arabe d'art moderne de la région inauguré officiellement à Doha le 14 décembre, et ouvert au public depuis le 30 décembre. « Je veux un musée pour aider à la recherche sur l'art de cette région. Ce musée est nécessaire pour garder les choses en sécurité, car nous sommes dans une région en mouvement, où il y a des guerres. Regardez ce qui s'est passé avec le musée du Koweït ou avec l'Irak. Nous avons ici, à Doha, les seules traces de l'art moderne irakien », confie le cheikh Hassan Bin Mohammed Bin Ali Al-Thani, qui a constitué une collection de 6 000 œuvres en vingt-cinq ans.

Installé dans une ancienne école réaménagée par l'architecte français Jean-François Bodin, le musée est certes imparfait avec ses salles trop petites et ses plafonds bas. Mais il a le mérite de refuser toute

ostentation, expression pourtant générique de la région. La signalétique très sympathique conforte l'aspect peu intimidant de l'institution. Les limites de la construction ne posent pas tant problème que le manque de clarté de l'exposition inaugurale « Sajjil, un siècle d'art moderne », organisée par l'histo-

rienne Nada Shabout. Au lieu de suivre un découpage chronologique éclairant les visiteurs sur l'histoire de la modernité dans les pays arabes, la curatrice a segmenté les salles selon des thèmes simplistes comme la famille, la nature ou le portrait. À défaut d'une histoire linéaire, on aurait apprécié des focus sur certains foyers très féconds à l'image du Caire ou Bagdad. « Nous n'avons pas voulu proposer des développements nationaux, mais accentuer ce que ces mouvements ont en commun pour ne pas entrer dans un duel art égyptien contre art irakien », réplique Nada Shabout. Reste qu'on ne retient pas grand-chose de cet accrochage en vrac,

si ce n'est l'influence patente de l'école de Paris sur ces peintres. « Il ne faut pas chercher dans la modernité des pays arabes quelque chose de spécifiquement arabe, poursuit Nada Shabout. Attendre quelque chose de différent ou d'exotique implique un regard orientaliste. » Tout cela ne justifie pas le manque de tri

et d'homogénéité de l'ensemble. L'exposition multiplie ainsi les juxtapositions entre artistes majeurs, tel l'Égyptien Abdel Hady El-Gazzar, et des peintres plus folkloriques.

Promenade sensible et poétique

Si « Sajjil » laisse perplexe, l'exposition « Told/Untold/Retold » de vingt-trois commandes passées par le Qatar à des artistes contemporains arabes brille par son exigence. Et son audace aussi, car l'acte de la commande – sans achat systématique – n'est pas inscrit dans les pratiques des pays arabes, hormis dans le contexte des biennales. En jouant sur les changements d'échelle, par

une alternance habile d'espaces de tailles différentes, ouverts et fermés, lumineux ou anxiogènes, la promenade conçue par les curateurs Sam Bardaouil et Till Fellrath au Musée d'art islamique est à la fois sensible et poétique. Surtout, ces derniers ont su éviter les travers propres à ce type d'exercice. Ils n'ont ainsi pas inséré par courtoisie des artistes de Doha ou du Golfe. Ils n'ont pas non plus tenté de formuler une pseudo-identité arabe. L'exposition souligne à quel point la notion même de monde arabe est une fiction, impossible à synthétiser dans un panarabisme esthétique. Nomades ou exilés, d'origine parfois mixte, les créateurs savent déjouer les stéréotypes. Malgré une certaine esthétisation outrancière, le film *You Never Left* de Youssef Nabil offre une bonne allégorie de la mue des artistes arabes, conduits à quitter leurs chrysalides nationales pour parcourir le monde. Sans être prisonniers de leurs racines, ils jouent subtilement sur l'archive et la mémoire à l'instar de Lamia Joreige, Walid Raad, Akram Zaatar ou Hassan Khan. Au lieu d'user de grosses ficelles, ils évoquent le politique en pointillé, comme Adel Abidin dans son film *Three Love Songs*. Dans cette projection sur

trois écrans, les hymnes à Saddam Hussein perdent de leur substance dans la bouche de lascives chanteuses de cabaret. Même l'unique touche religieuse du parcours, par Younès Rahmoun, relève davantage de la transcendance mystique que de la ferveur confessionnelle. Véritable première au Moyen-Orient, « Told/Untold/Retold » place désormais la barre haute pour toutes les initiatives à venir.

Roxana Azimi

SAJJIL, UN SIÈCLE D'ART MODERNE, exposition inaugurale, Mathaf – Musée arabe d'art moderne, Education City, Doha, Qatar, www.mathaf.org.qa, tjlj sauf lundi 11h-18h, vendredi 15h-21h
TOLD/UNTOLD/RETOLD, jusqu'au 28 mai, Musée d'art islamique, Exhibition Hall, Doha, Qatar, www.mia.org.qa, tjlj sauf lundi 10h30-17h30, vendredi 14h-20h

SAJJIL
→ Commissariat : Nada Shabout
TOLD/UNTOLD/RETOLD
→ Commissariat : Sam Bardaouil et Till Fellrath
→ Nombre d'artistes : 23

ARCHITECTURE AGENCE RDAI

Comme un poisson dans l'eau



Détail de la piscine de l'hôtel Lutetia, réaménagée par l'agence RDAI pour Hermès. © Photo : Bruno Clergue.

□ Sans doute parce qu'il s'agit d'une architecture commerciale, le réflexe est immédiat : chercher, traquer la référence. Défilent alors en rangs serrés dans la mémoire le centre culturel Jean-Marie-Tjibaou à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) de Renzo Piano, le Centre Pompidou-Metz de Shigeru Ban et Jean de Gastines, la maison en bambou lovée dans la Grande Muraille de Chine de Kengo Kuma, et même la passerelle forestière sur l'Areuse à Boudry (Suisse) de Geninasca et Delefortrie... Sans oublier des souvenirs plus personnels de yourte aux confins du Kazakhstan et de la Mongolie, ou encore de hogan navajo au tréfonds de l'Arizona... Et puis, parce que la mémoire est ainsi mise en action, c'est l'histoire même de la piscine Lutetia, à Paris, qui se profile, depuis sa création par l'architecte Lucien Béguet en 1935 jusqu'à son classement en monument historique le 5 décembre 2005, en passant par les différentes étapes de sa vie mouvementée.

D'abord piscine privée de l'hôtel du même nom, au carrefour Sèvres-Babylone (6^e arr.), elle devient dès 1940 celle de la Gestapo qui a réquisitionné l'hôtel et l'a transformé en siège de ses services de renseignements et lieu de tortures.

À la Libération, le général de Gaulle (qui y passa sa nuit de noces...) le réquisitionne à son tour pour en faire le centre d'accueil des déportés, de retour des camps de la mort. Puis, la piscine deviendra publique (remontent alors à la surface des souvenirs d'enfance, de plongeurs et de rires) avant de fermer et de servir de magasin-entrepôt à Dorothee Bis. Vidée ensuite de son eau et de tous ses occupants, elle fut vouée à l'oubli jusqu'à ce que la maison Hermès décidât d'en faire son magasin rive gauche.

Un sol aux reflets d'eau

Malgré la protection assurée par le statut de monument historique, la crainte était grande concernant ce petit bijou Art déco. Qu'allait donc devenir ce haut lieu de notre enfance ? C'était bien sûr méjuger de la tradition de retenue et d'élégance de la maison Hermès qui en confia l'aménagement à son partenaire habituel, l'agence d'architecture intérieure RDAI, fondée par Rena Dumas, et dont Denis Montel a repris la direction artistique à la disparition de la fondatrice. Tous souvenirs épuisés, il est temps de se confronter au nouveau : première constatation, l'espace est inchangé. Mieux, par la grâce d'une lumière très savamment dosée et maîtrisée, et un sol qui évoque les

reflets de l'eau, il semble expansé, magnifié. Sensation augmentée par le fait que les fameuses cabines de déshabillage, qui meublaient les coursives ont disparu – les coursives ne sont plus des couloirs mais des pontons.

Passée l'entrée, un vaste escalier habillé de tresses de frêne mène, en contrebas, au bassin. S'enchaînent alors, sous le regard, trois vastes huttes, elles aussi en tresses de frêne, qui occupent tout l'espace du bassin. Hautes de neuf mètres, courbes, ondulantes, déhanchées, traversantes, elles évoquent des nids d'oiseau tisserins. Curieuse sensation de densité et d'incroyable légèreté. Ces trois huttes sont autant d'apparitions qui jouent avec subtilité de la disparition. Hermès marque là son territoire de façon déterminée. Et, dans le même temps joue du nomadisme, créant l'illusion, donnant l'impression de n'être là que de passage... Très bel exemple de réhabilitation-reconversion, de respect du patrimoine et d'affirmation de soi, d'autant que, si comptoirs de vente et produits sont bien présents, d'autres aménités – un café, une librairie, un fleuriste – sont là pour favoriser la promenade, la dilection, plus encore que le commerce.

Gilles de Bure